

Chère île de Thau



Chère île de Thau est un livre de souvenirs et d'anecdotes écrit par des habitants à partir de leurs souvenirs. Souvenirs de la construction de la cité de l'île de Thau, des premiers bâtiments, des premiers jours de vie. Ce livre se fait aussi l'écho de ce que l'on dit sur l'île, et au fil des mots, présente quelques portraits d'habitants.



Chère île de Thau

*Est un livret de souvenirs et d'anecdotes,
écrit par des habitants, à partir de leurs souvenirs.
Souvenirs de la construction de la cité de l'île de Thau,
des premiers bâtiments, des premiers jours de vie.
Ce livret se fait aussi l'écho de ce qu'on "dit" sur l'étang,
et au fil des mots, présente quelques portraits
d'habitants.*

Cet ouvrage a été réalisé par la compagnie El Baal en partenariat avec la Maison de Quartier, avec la participation de la médiathèque André Malraux, du centre social de la Paix-Niche et de l'association Concerthau qui a animé des ateliers d'écriture au cours desquels se sont élaborés une partie des récits qui composent le présent livret.

Ce projet a vu le jour grâce aux financements et au soutien du Service Culturel de la Mairie de Sète, de la DRAC, de la Délégation Régionale du Ministère de la Jeunesse et des Sports, du FAS et du DSQ

Merci à tous les partenaires et aux écrivains : Abraham, Adil, monsieur et madame Augé, Cathy, Dédé, Eric, Gisèle, Hélène, Jean-Claude, Julie, Lalie, Laurence, Maria, Marie-Eve, Monique, Nadège, Pierre, Simone, les enfants du CM2 de l'école Georges Brassens (classe de madame Molina), de la Paix-Niche et à Monsieur Freisses conservateur du musée Paul Valéry, qui ont permis la réalisation de ce livret. Egalement un grand merci à Tilly et son époux pour leurs recherches d'archives, à Jean-Claude qui a mis à notre disposition ses précieux classeurs renfermant toute l'histoire de l'île de Thau et à Kader Boullaga pour les photographies

Merci également à
Messieurs Jacques Blin
et François Liberti pour leur soutien.



Un nouveau quartier

La cité voit le jour

C'est en 1968 qu'a commencé la première phase des travaux. L'île a une superficie de trente-deux hectares dont vingt-cinq ont été construits tandis que sept autres forment un plan d'eau. Près de 1 300 appartements abritent une population d'environ 6 000 personnes. L'île de Thau a la taille de beaucoup de sous-préfecture.

Une nouvelle île

En 1969, Pierre Arrault, ancien Maire de Sète déclarait :
"A l'époque des voyages dans la lune, notre modeste contribution au développement de notre société se limite à essayer de loger des gens dans des conditions qui correspondent aux exigences de notre temps."

Il est vrai qu'à la fin des années 60, à Sète comme dans la plupart des villes de France, le logement est une des préoccupations les plus vives. 1747 demandes de logements à l'office Municipal d'H.L.M. n'avaient pas été satisfaites quand la décision fut prise, par la municipalité sétoise, de créer un nouveau quartier.

Le Fort de Crans était la pointe la plus au nord de la ville. Une grande bâtisse blanche, abritée par de hauts pins présidait le lieu. Autour, l'étang de Thau, où les Sétois se rendaient à pied ou en bateau pour pique-niquer et pêcher palourdes et crevettes.

Ce fut là que la municipalité de l'époque décida de construire à la fin des années soixante, un nouveau quartier, séparé de la ville par un petit chenal, et relié à cette dernière par un échangeur et un pont.

A l'époque on pouvait lire dans la presse : " La ZUP du Barrou va constituer demain un très beau quartier de notre ville. Face à l'étang, dans un coin calme et tranquille, les hommes, les bâtisseurs vont construire une véritable cité pour 10 000 Sètois."

Le 7 juin 1974, au cours d'un conseil municipal, Gilbert Martelli, Maire et Conseiller Général, s'exprime en ces termes :

"Sète est une île, peut-être singulière, et l'impossibilité d'étendre la Commune par la terre nous a mis, pour résoudre notamment le problème du logement, dans l'obligation de gagner, précisément, ses terres sur l'eau ou plus exactement sur le bassin de Thau.

Nous avons donc été amenés à endiguer une partie de l'étang de Thau, et a surgi une nouvelle île qu'il est tout naturel de dénommer, à la satisfaction générale : île de Thau. Ce nouveau quartier aura en outre un caractère typiquement sètois. Il sera possible de circuler en barques dans les canaux tout autour de la zone d'habitation et en son centre même. Nous tenons à ce que Sète reste " La Venise languedocienne".

"La Marseillaise"

Documentation Jean-Claude Reilles.

A la tombée de la nuit, les rues de la nouvelle cité s'illuminent

Un splendide soleil d'automne, sur un immense terre-plein, fait miroiter les flaques d'eau oubliées par les dernières pluies.

Une grande activité règne sur la presque-île gagnée sur l'étang.

Une grue élance sa flèche vers le ciel.

Sur un poids lourd tourne, sans répit, la bétonnière.

Un marteau-pilon comprime inexorablement le béton dans la chemise qui sera ôtée ensuite.

Pour un seul bâtiment : trois cent cinquante pilotis par rangées de huit ou neuf s'enfoncent à 12,50 m.

On fait là du neuf, mais la municipalité a veillé à ce qu'il s'harmonise avec l'environnement et qu'il soit imprégné de la Venise languedocienne.

Une avancée d'eau, très large, échancre profondément la presque-île, comme un canal.

L'eau est partout présente dans cette nouvelle cité sétoise.

Derrière se dresse le profil du mont Saint-Clair, dans sa partie la plus boisée.

Heureux tableau.

Monique Nic



Souvenirs

Les premiers habitants racontent.

Au début, c'était boueux partout

J'habitais Sète, et certains jours, je venais en bas des métairies, voir en face les camions qui déversaient inlassablement des rochers et la terre pour former ce qui devait devenir l'île de Thau.

Le premier bâtiment construit a été le lamparo et j'y ai emménagé en mars 1974 dans l'escalier 8.

Ensuite, ont été édifiés le Seinchole puis le Vêradier.

Au début, c'était boueux partout. Heureusement j'avais une voiture pour me déplacer, en particulier pour aller à la messe à Sainte-Thérèse. A Saint-Pierre, ma précédente paroisse, je faisais le catéchisme et j'ai continué à Sainte-Thérèse. J'ai commencé à faire le catéchisme chez moi à l'île de Thau en 1975 avec 6 enfants, et en 1976 j'en ai eu 14.

Il y avait un petit poste de police dans l'escalier 7.

Au rez-de-chaussée de mon escalier, dans un espace vide, inoccupé, s'est installé un magasin Casino. Deux ans après, il est allé s'installer à l'emplacement actuel, et la communauté chrétienne naissante a pris sa suite.

Le Globe a été construit bien plus tard et la perspective, depuis l'actuel hôpital, par exemple, était très agréable avec la trouée de l'étang au milieu des bâtiments.

Simone

Notre boucherie

Notre boucherie est le troisième magasin ouvert dans le centre commercial de l'île de Thau, en mars 1977. Le premier est l'épicerie, et le deuxième, la pharmacie.

Nous étions jeunes et perplexes sur notre avenir dans ce nouveau quartier.

Tous les immeubles n'étaient pas encore construits et nous avons vu beaucoup de nouveaux arrivants ; certains sont repartis et parmi eux, un certain nombre sont revenus.

Nous nous souvenons très bien de notre première cliente : en guise de bienvenue, nous lui avons offert un gigot ! Elle a quitté le quartier, mais revient nous dire bonjour de temps en temps.

Madame et Monsieur Augé

Quand on est venu habiter ici

Quand on est venu habiter ici, il y avait deux bâtiments cernés de boue et de gravats. On accédait aux entrées des bâtiments en marchant sur des madriers.

Notre seul lien avec le centre-ville était la route qui passe devant la place du marché. Il n'y avait ni centre commercial, ni écoles, on se sentait quand même un peu exclu.

Au début, nous avions un épicier ambulancier qui montait à l'île de Thau avec sa camionnette. Si un jour t'avais décidé de prendre quatre litres de lait, et la voisine d'en faire autant, celui qui arrivait après n'avait plus rien.

Fallait partager, on s'entraidait.

On s'organisait pour faire des courses en ville. Comme il y avait peu de voitures, les gosses ne venaient pas avec nous. On se mettait par exemple par quatre, une maman gardait les gosses, elle faisait sa liste, les autres lui ramenaient ses courses.

On allait à Suma à côté des pompiers. Quand la voiture revenait, elle avait le cul à plat, évidemment, tout le monde avait des mômes à nourrir.

Longtemps la situation est restée difficile. Au troisième bâtiment, enfin, au milieu du troisième bâtiment, la société chargée de la construction de la cité a fait faillite. Les travaux se sont arrêtés escalier 29. Pendant des mois on a attendu un repreneur. Au-delà de l'escalier 29, c'était une succession de cages vides.

Il fallait prendre un porte-voix pour appeler les enfants qui jouaient parmi les gravats, les palettes en bois et les monticules de cartons dans lesquels ils avaient construit leurs cabanes.

"Maman, quelle heure il est ?"

"Midi ! Monte et lave-toi les mains !"

Quand ils n'avaient pas classe, ils jouaient dans le chantier. C'était le temps des Indiens. Les enfants avaient tous leur tipi. A Noël on leur offrait un costume d'indien ou de cow-boy, un balai leur servait de cheval. C'était les petits des années 75 !

Quand ils n'étaient pas dans les tipis ils étaient à la pêche aux gobis, ils faisaient les vers au bord de l'étang. Les dames de la cantine leur conservaient les petits pots d'olives vides pour mettre leur butin.

Julie

Qu'est-ce que je suis venue faire ici ?

Quand nous sommes venus habiter l'île de Thau, il n'y avait pas de lumière à l'extérieur, pas de commerce, pas de car, on était carrément isolé. Les bâtiments étaient indiqués par des lettres : le bâtiment "A", le "B". Ensuite, pour que ce soit plus joli, on leur a donné des noms de filets de pêche.

Entre voisins, on se connaissait bien, et il y avait de l'amitié entre nous. Sans doute parce qu'on était arrivé ensemble, le même jour, le premier mai 1974.

Avant, à l'emplacement de l'île de Thau, c'était le Fort des Crans. L'eau arrivait à la cheville et on ramassait les crabes à la main. Beaucoup de familles venaient passer la journée avec les enfants. On y faisait aussi des palourdes. Puis l'étang a été comblé. Pendant une dizaine d'années, il y a eu une machine qui aplanissait la terre, elle faisait un bruit formidable.

Les enfants allaient à l'école en car. Il venait les chercher le matin et ne les ramenait que le soir. Une fois, il y avait de la gadoue car la nuit il avait plu, je prends un petit de chaque main et je cours parce que le car était déjà là, et voilà que je glisse dans la boue, et que je perds une chaussure ! J'ai continué de courir avec un pied nu pour qu'on me prenne les petits. Au retour, j'ai récupéré ma chaussure. A la maison, je pleurais en la lavant dans le lavabo.

Je me disais : "Qu'est-ce que je suis venue faire ici ?".

Les enfants étaient répartis dans les écoles les plus proches, Ferdinand Buisson, Hélène Bouchet ou Jean Massé.

Pour rentrer dans les couloirs des bâtiments, il fallait passer sur des madriers car il y avait encore des tranchées. Les meubles, on les avait passés par les balcons.

Il n'y avait pas de commerces, si on voulait aller en ville, on allait à pied. Ensuite les villas se sont construites autour de l'île de Thau, du côté des écoles.

Gisèle

Les travaux vont commencer en 1973

La ville n'ayant pas la possibilité de s'agrandir, la municipalité décide en 1968 de combler un coin de l'étang de Thau.

Les travaux vont commencer en 1973. Quand arrive le moment de construire les immeubles, se pose le problème du financement.

Il est décidé que les H.L.M. de Sète financeront 800 logements et ceux de Montpellier 500.

Les premiers appartements seront terminés en 1974.

Ils seront occupés par trois communautés :

des Européens, des Maghrébins et des Gitans : Gitans manouches et catalans.

Les bâtiments seront peu à peu édifiés, sauf le Globe actuel. Il s'est trouvé que la rue qui enjambe le Globe a réalisé une sorte de barrière entre les habitants, de part et d'autre de cette ligne.

Appelée d'abord Presqu'île du Barrou, la cité a adopté le nom d'île de Thau.

Après les immeubles ont été édifiés, les groupes scolaires Nord et Sud, puis les petits immeubles du Roquerol afin de protéger les écoles du vandalisme.

Enfin le village marin et les autres villas en bordure de l'étang.

Le projet d'église a été prévu en divers points de l'île de Thau, avant que l'emplacement définitif soit adopté.

La population actuelle avoisine les 6000 habitants.

Après l'actuelle halte-garderie du Barrou, se trouvait une Maison des Jeunes fréquentée surtout par la partie sud de l'île de Thau. Le maire, monsieur Marchand, l'a fait démolir.

Pierre, prêtre de la paroisse de Notre-Dame



Portrait de la cité Aujourd'hui

Chère île de Thau

Si tu savais tout ce que tu m'apportes,
Tu en rougirais de plaisir.
De ce petit studio du Trémont,
Avec émerveillement, je te contemple, chaque jour.
Comme il doit faire bon vivre sur ton île.
Le lundi, je te rends visite.
Ton petit marché, si agréable est pour moi un régal.
Les visages épanouis ajoutent à ce piment.
Puisses-tu encore longtemps
Garder cet air d'autre part qui te va si bien !
Dans une cassette dorée, je voudrais te conserver
Mais tu mérites mieux que cela.
T'enfermer, pour moi seule, serait vraiment l'outrage.
Ta plus belle parure est cet étang vivant
Avec ses petites barques de pêcheurs,
Ses voiliers, ses parcs à huîtres, à moules.
Comment veux-tu avec tout cela ne pas nous éblouir ?
Garde précieusement ces présents dont la nature
Surabondamment t'a pourvue
Pour que, tel un ténor
Je puisse te chanter toujours plus fort.

Lalie

Un quartier où il fait bon vivre

Notre quartier est un quartier où il fait bon vivre.

Sur l'île de Thau, nous sommes des habitants en H.L.M. et en villas ; nous sommes 6000.

Nous sommes cosmopolites : il y a des Français, des Portugais, des Maghrébins, des Asiatiques, des Africains, des Polonais, des Gitans.

Et avec toutes ces races, on essaie de s'entendre.

Pour nous aider, il y a des associations :

La Communauté Chrétienne, la Maison de Quartier, la Paix-Niche, l'association des Handicapés, l'association du Comité des Fêtes, l'association Thau 2000, les associations de musique (Los Marineiros, La Peña del Sol et Les Moures de Porc), la Mosquée, la Communauté Tzigane, le kick-boxing, la gymnastique, la danse, le loto, I.P.S., le club Pyramide, Questions pour un Champion et l'atelier couture.

Les centres culturels participent aussi à ce rapprochement entre les différentes communautés : la Médiathèque et la salle de spectacle de la Passerelle.

Notre quartier est un quartier où il fait bon vivre.

En été, la journée du goût rassemble les gens de tous les pays. On peut goûter à toutes les spécialités de chacun : les tajines, les nems, les gâteaux arabes, les acrats de morue, les pizzas, les tielles, les ragoûts flamands...

Cette soirée est appréciée par les personnes qui y viennent ; cela est formidable, c'est familial.

Voilà à peu près notre vie sur le quartier.

Gisèle

Chronique d'un quartier ordinaire

Si on parlait de Thau ?

Taux de chômage, taux de délinquance, taux de cholestérol ? Mais non, réfléchissez un peu ! Ah ben ! C'est pas trop tôt, mais oui, c'est bien cela, si on parlait de l'île de Thau, plus communément appelée ZUP chez les prolos et presque chez les bourgeois !

Cette cité populaire, située au nord-est de l'île singulière, fait souvent parler d'elle à tort et à travers.

Mais moi, sa locataire depuis près de seize ans, je vous le clame haut et fort, je vous dirai tout, tout sur l'île de Thau.

Il n'est jamais trop tard pour parler de l'île de Thau !

Tout d'abord, sachez que comme partout, on trouve de tout à l'île de Thau, à ceci près que, comme dans les supermarchés, le tout se concentre sur une surface réduite avec de nombreux rayons.

Le rayon Beauf :

Il est multiracial et bien achalandé.

En tête de rayon : de la bêtise, des monceaux de bêtise en promotion.

Puis quelques pas plus loin l'ignorance, la peur de l'autre et l'intolérance font de l'œil aux clients.

C'est un rayon qui a tendance à s'agrandir.

La vigilance s'impose.

Le rayon Son - Hi fi - Bruit

Il se scinde en deux parties bien distinctes :

Il y a le côté de ceux qui regardent le match de foot, télévision hurlante et vociférante, et qui fêtent la victoire de l'équipe adulée à la Kronenbourg.

On y retrouve quelques échantillons du rayon beauf, ceux-là mêmes qui quelquefois tirent sur les enfants qui font du bruit le soir dans la cité.

Et il y a le côté hi-fi, fréquenté par une clientèle plus jeune mais non moins sourde. C'est le rayon le plus coloré, le plus bruyant et le plus stressant entre 11 heures du soir et 3 heures du mat.

Puis vient le rayon Soldes :

Avec son lot de chômage, de misère, de dealers, de seringues, d'ivresse, de détresse et de solitude. Multiracial lui aussi. A noter que ce rayon grandit à la même vitesse que celui des beaufs. La vigilance s'impose là aussi.

Et enfin, le rayon que je préfère, le rayon Solidarité : là, on y trouve de l'amitié, de la considération, du respect de l'autre, de l'entraide, de l'espoir. De tous les rayons, c'est le plus grand et le plus achalandé. Toutes les senteurs du monde s'y exhalent, toutes les couleurs s'y marient. On y retrouve sa dignité d'homme et de femme et sa foi en l'humanité.

Vous voyez, je vous l'avais bien dit qu'on trouve de tout à l'île de Thau, peut-être même un peu plus que dans les autres quartiers : "Il y a en chacun de nous du caché que seul le regard d'autrui peut nous révéler, de l'inouï que seul l'écoute d'un autre peut nous faire entendre".

Nadège

L'île de Thau

*Impasse ouverte sur
La mer
Et l'étang*

*Dune de béton
Exposée au mistral*

*Théâtre de la comédie
Hommes réunis
A l'ombre du Saint Clair
Utopie réalisée*



Les enfants parlent de leur cité

Le défilé des filets

*Que veulent dire les noms des immeubles du
quartier de l'île de Thau ?*

Voici les définitions des enfants de la Paix-Niche.

La seinchole est un arbre. Exemple : enfin, on arrive à la seinchole !
Viens on va ramasser des sholéros, on les mange et on rentre.

Le globe est une danseuse qui danse avec un chat rouge
orangé, poli, intelligent et rigolo.

Le lamparo est un pot de miel pour les abeilles, petit et
rond ; il rentre dans un cerceau.

Le sardinal est un grand homme brun avec une épée en bois
et en métal ; il a des cheveux longs et un nez en forme de dague.

Le véradier est un bar où on donne des boissons et du thé.

Le bouliéchou est un gros chou, un radis chou, un tétouchou.

Mais, sur l'île de Thau, il vaut mieux savoir que ces noms
de filets désignent des bâtiments.

*Mourad, Betsy, Anaïs, Lesly, Tommy,
Caroline et les autres...*

*Voici les définitions du dictionnaire
du CM2 de l'école Georges Brassens.*

Chalut : n.f. Grue qui transporte des objets.
La chalut transporte des voitures devant chez moi. (Alexia)

Lamparo : n.m. Lustre qui pend au plafond.
Mes parents ont acheté un lamparo. (Aurélia)

Cannas : n.m. Canard sauvage dangereux.
Le cannas mange des sardines toutes crues. (Fatima)

Arcelière : n.f. Petite maisonnette qui est dans la campagne.
Je vais chez grand-mère dans son arcelière. (Jamel)

Bouliéchou : n.m. Chou au caramel.
Je vais manger du bouliéchou. (Laëtitia)

Traîne : n.m. Train qui roule à toute allure et qui parle.
Le traîne insulte les gens. (Mohamed)

Bouliéchou : n.f. Boule de chou qui fait de la lumière.
Le bouliéchou énerve les gens le soir. (Mohamed)

Lamparo : n.m. Lampe qui s'allume de toutes les couleurs.
Quand j'ai peur le soir, j'allume mon lamparo. (Nassira)

Seinchole : n.m. Endroit où les joueurs de foot se mettent en maillot.
Nous allons au seinchole nous changer. (Rudy)

Véradier : n.m. Cheval préhistorique qui est dessiné dans les grottes.
Aujourd'hui, je suis allée voir un véradier à Sète. (Sarah)

Gangui : n.m. Gant qui guide celui qui le met.
Je mets mes ganguis avant de traverser. (Nadia)

Cannas : n.m. Fruit très rare qui pousse au Canada.
Je vais manger des cannas chez mes copains. (Sébastien)

Gangui : n.m. Gant pour se laver et pour prendre la douche.
Je me lave avec mon gangui. (Jonathan)

Bouliéchou : n.m. Choux en boule qui se mange.
Je peux avoir des choux en boule s'il te plaît ? (Rachid)

Arcelière : n.f. Pierre meurtrière.
Des hommes se sont fait arrêter parce qu'ils avaient une arcelière. (Nordine)

Sardinal : n.m. Buffet où on met du poisson chat.
Aujourd'hui, je suis allée m'acheter un sardinal à Montpellier. (Sarah)

Bouliéchou : n.m. Un vaisseau pour aller dans l'espace.
Nous allons partir avec notre bouliéchou sur la planète Mars. (Rudy)

Seinchole : n.m. Une sonnette de porte qui fait «drin...drin».
Une jolie demoiselle a appuyé sur le seinchole. (Assma)

Cannas : n.f. Ville merveilleuse.
Dans cette cannas les murs sont peints en bleu. (Aziza)

Lamparo : n.m. Lampe qui s'allume quand on la touche.
J'ai un lamparo bleu et vert. (Aziza)

Et mieux encore, Voici ce qu'ils en pensent !

Le Cannas

Cannas me fait penser à Cannas, un petit canard qui voulait aller au Canada. Il se mit dans une boîte, et ses amis les canards la fermèrent avec un gros cadenas. Ils le jetèrent à la mer, dans le courant. Il arriva au bout d'un mois au Canada. Un petit canari picora le gros cadenas, le cadenas tomba par terre et Cannas fut délivré. Cannas et le canari devinrent amis et vécurent heureux au Canada.

Fatima et Aziza

La Seinchole

La seinchole ça me fait penser à un bateau qui m'emporte faire un très très long voyage sur l'Océan Atlantique. Je vois plein de dauphins. C'est un bateau qui est très grand, presque comme le "Titanic". Il y a beaucoup de cabines et une piscine.

De temps en temps, le bateau s'arrête. Je fais quelques plongeurs, puis je pêche des sèches. Je les laisse sécher sur le séchoir de la Seinchole. Un jour, je retourne chez moi et je vends toutes les sèches que j'ai pêchées sur la Seinchole.

Jonathan et Rudy

L'Arcelière

L'Arcelière ça me fait penser à l'art.
Quand j'avais sept ans, j'ai découvert la peinture avec les mains ! Depuis j'en fais tout le temps.

Souvent, je rêve que je peins pendant quinze ans et un beau jour je fais un tableau extraordinaire. Une œuvre d'art. Je suis célèbre. Je suis un artiste qui fait de l'art. Mes œuvres d'art je les montre dans un musée qui s'appelle l'Arcelière.

Nordine et Nadia

Le Bouliéchou

Le Bouliéchou ça fait penser à une grosse boule de chou qui sent mauvais ou à plein de petites boules-de-neige blanches qui roulent au bord de l'étang.

Et j'ai envie de chanter :

Chou bidou bidou bidou wa !

Mon minou, mon p'tit chou viens vite avec nous !

Pour manger des cachous et des roudoudous.

Ou pour voir Picatchu !!

Drissia - Jamel et Johara

Le Chalut

Le Chalut, ça me fait penser à un bateau magique qui m'emmène faire un voyage inconnu. Je vois un immense jardin avec un bateau posé au milieu. Dès que nous tapons dans nos mains, le jardin se transforme en eau. Eh hop ! Le bateau commence à avancer.

Le Chalut nous fait découvrir des sirènes qui veulent nous attraper pour jouer et des huîtres parlantes. Nous traversons une immense forêt avec des arbres magiques et nous parlons avec l'esprit de la forêt.

Le lendemain nous tapons dans nos mains. Eh hop ! Le bateau est à nouveau posé sur l'herbe au milieu du jardin.

Alison - Antony et Aurélia

Le Gangui

Le Gangui ça me fait penser à monsieur Brandi parce qu'il s'appelle Guy.

- Pourquoi il ne s'appelle pas Didier ?
- S'il s'appelait Didier, je penserais au Vêradier.

Drissia et Sébastien

Le Globe

Quand on prononce le mot Globe ça me fait rêver à l'espace et à toutes les planètes mais surtout à la planète terre, au globe terrestre, parce que c'est la plus connue de l'espace.

Je rêve que je suis la reine de l'espace, je fais en sorte que les planètes s'entendent toutes bien, que tout soit très calme, et qu'elles ne se disputent pas entre elles.

Les extraterrestres m'aident beaucoup dans mon travail, et ils obéissent à ce que je leur dis, alors je les récompense.

Wessame – Nassira et Assma

Le Lamparo

Le Lamparo ça me fait penser à un lampadaire qui s'appelait Lamparo. Un jour une nuagette qui s'appelait Crème Fraîche passa par-là et demanda au lampadaire :

- Pourriez-vous m'éclairer la nuit ?
- Pourquoi ?
- Parce que je voudrais trouver un fiancé.
- Je ne vous plais pas ?
- Si, mais vous n'êtes pas un nuage.
- Dommage ! Je vous aimais bien ! Mais je veux bien vous aider.

Chaque soir, le lampadaire l'éclaira quand elle passait au-dessus de lui.

Un beau jour un nuage la repéra, il s'appelait Boîte à Malice.

Il jouait bien de la musique et Crème Fraîche partit avec lui. Elle avait trouvé un fiancé grâce à Lamparo.

Laëtitia et Sarah

Le Sardinal

Le Sardinal me fait penser au canal et à ceux qui pêchent la sardine.

Un jour, ils ont pêché tellement de sardines qu'on a appelé leur quartier le Sardinal. Dans ce quartier heu... de pêcheurs, j'ai vu tellement de sardines, qu'on nageait dedans au lieu de marcher. Ah ! Le Sardinal !!!

Là-bas, les pompiers n'ont plus de travail, parce que si tu te jettes du cinquième étage, tu rebondis dans les sardines.

Là-bas, on ne mange que des sardines et la reine du canal est une énorme sardine bleue. D'ailleurs elle s'appelle Sardinal.

Sébastien – Sarah et Laëtitia

Le Thonaire

Le Thonaire ça fait penser au torrent qui coule dans la montagne.

Quand je dis Thonaire, je pense à torride.

L'été, il fait une chaleur torride.

Le Thonaire ça fait penser au thon : ah ! Le thon c'est bon !

Quand je dis Thonaire, je pense au taureau de la corrida.

Le Thonaire ça me fait surtout penser au tonnerre qui gronde dans le ciel.

Anais et Rachid

Le Vêradier

Le Vêradier ça me fait penser à un petit village où il n'y a que du verre, même les Pokémons sont en verre. Le moindre endroit est en verre, c'est pour ça qu'il s'appelle le Vêradier.

Hé ! Hé ! Hé ! ! ! C'est super le Vêradier !

Mais un jour il y a eu un tremblement de terre et tout s'est brisé. Les maisons, les magasins, tout était en mille morceaux.

Heureusement des Pokémons ont tout reconstruit, et maintenant le petit village peut s'appeler à nouveau le Vêradier.

Sébastien et Drissia

La Traîne

La Traîne ça traîne comme quand on marche lentement, comme quand on traîne. Quand on marche lentement et que les autres marchent vite, ils sont obligés de nous attendre, ils sont obligés de marcher doucement, et quelquefois ils en ont marre de traîner, ça les énerve.

Un train qui traîne c'est encore pire. C'est encore pire parce qu'il met les gens en retard. Les voyageurs sont en colère. Quand les patrons les virent, ils n'ont plus de travail, alors ils vont traîner dans les rues.

Alexia et Mohamed



La pêche

Mon étang

Je voudrais te dire combien
Tu es beau !
Mais ça, tu dois le savoir, te riant même de moi.
A l'instant, je te vois, vert, bleu,
Mais... est-ce bien à l'instant ?
Je te regarde à nouveau
Te voilà un autre.
As-tu fini de jouer aux devinettes ?
Le jour, passe encore,
Mais même la nuit
Tu n'en fais qu'à ta guise.
La lune brille et te voilà
Paré comme une courtisane.
Cela te va très bien
Mais n'en abuse quand même pas
Mes yeux n'ont pas été habitués à cela.
Je te donne mon nom :
Fascination.

La pêche de la sèche à la turlutte

Monsieur Lopez est un retraité, et l'été, il prend son petit bateau et s'en va pêcher. Il fait des loups, des daurades et des seiches avec des turlattes.

La turlutte est un appât, armé d'hameçon en plastique rouge ou rose, avec des reflets blancs. Il imite le poisson.

La seiche, prise au leurre, l'avale, et en tirant elle est harponnée. Pour se défendre, elle crache l'encre, mais c'est trop tard !

Au début, quand on était là, on allait à la pêche à la turlutte aux rochers, mais jamais on n'a pu avoir la moindre seiche ! Par contre, il nous est arrivé de perdre cinquante Francs de turlattes en l'espace d'un quart d'heure ! Il était plus rentable d'acheter des seiches !

Anonyme

La pêche aux gobis Au pain sec et au sarou

Moi, quand je rentrais de l'école avec mon petit frère, ma mère nous demandait : "Et les devoirs ?" "C'est fait !" On prenait le sac de pain sec et on partait pêcher le gobi ! Quand on en avait marre, ou quand notre seau était plein (l'étang était gorgé de gobis) on rentrait avec notre pêche et notre petit sarou, et ma mère nous faisant une soupe de poisson. Moi, je n'en mangeais pas ! Je n'aime pas le poisson. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai arrêté de pêcher.

Eric

Pêche à la palourde avec des masques

Il y a quelques années, des petits de 12-14 ans qui allaient aux palourdes, prenaient un cageot, des masques, et avec des fourchettes pêchaient les palourdes.

Leur butin revendu à la sauvette, ils achetaient, qui des vêtements, qui des fournitures scolaires.

Un jour, la douane les a pincés, elle a confisqué les palourdes et verbalisé.

Mais la douane n'a pas vu, à quelques mètres de là, les adultes qui jouaient régulièrement au même jeu défendu !

Anonyme

La pêche à la palourde Assis dans les algues

En été, on va au Barrou pêcher la palourde.

C'est une pêche spéciale à nous :

On s'assied dans les algues, et avec les doigts, on fouille le sable. Le seul risque, c'est de se faire brûler par une anémone.

Le soir, on a de grosses plaques sur les cuisses ou les mollets, mais au moment d'aller au lit, ça a disparu.

Pendant qu'on dort, les palourdes dégorgent dans un saladier – on a pris la précaution de remplir une bouteille d'eau de l'étang ! – Les palourdes crachent leur sable, on change l'eau le plus souvent possible et le tour est joué !

Anonyme

La pêche à la palourde

Les fesses dans l'eau

Quand j'étais môme, on faisait les palourdes dans l'étang pour se faire quatre sous. On se mettait les fesses dans l'eau et on grattait le sable. On était tous alignés. Au début, tu en faisais plein, après, il fallait creuser. Des fois il y avait des chamailles dans l'eau, et certains se faisaient amener les sandwiches par les petits frères pour ne pas se faire piquer la place. Au moment de porter les palourdes aux mareyeurs, on sautait sur nos vélos, et on se bousculait un peu pour arriver les premiers.

Adil

La pêche à la palourde

sauce poulette

Pour 4 personnes

Par personne, prenez une dizaine de palourdes, 50 grammes de beurre, 1 verre de vin blanc, de l'ail et du persil, 1 cuillère à soupe de farine.

Faites fondre le beurre, incorporez, à feu doux, l'ail et le persil.

Faites un roux avec la farine.

Jetez les palourdes encore vivantes dans le roux frémissant.

Les palourdes s'ouvrent et rendent de l'eau.

Mouillez avec le vin blanc.

Délayez un jaune d'œuf.

Remuez 5 à 10 minutes et servez avec du riz.

Bon appétit !

Gisèle

Quand j'étais petit(e)

Des enfances dans l'île

J'en ai mangé du raisin

J'en ai mangé du raisin ! En revenant de se baigner dans l'étang, on était encore en maillot de bain, et on allait aux vignes des métairies chaparder du raisin. Le patron des vignes criait : "Je vais vous tuer !" Et il nous tirait des morceaux de pommes de terre avec un fusil à patates, ça faisait drôlement mal, ça brûlait, si j'étais touchée, je pleurais et je lâchais tout.

On allait aussi sur le chantier, et on faisait des radeaux avec les planches qu'on trouvait ; il y avait toujours des clous qui dépassaient et on se piquait les fesses. On faisait du radeau dans les carrés d'eau.

Le soir, après l'école primaire, on se retrouvait pour gentiment se cacher dans les débris du chantier.

Hélène

On en faisait de belles

J'avais huit ans quand je suis arrivée ici, l'année scolaire avait déjà commencé. On apprenait la table de neuf, et comme j'avais du retard, tous les soirs, je devais rabâcher mes tables de multiplications. Mes copains c'était : Claudine, Juana, Thérèse, Isabelle, Hakima, Jamila, Mohamed, Jean-François, Alain et Boumediene

Mon terrain de jeux favori, c'était le cimetière. En été, on faisait peur aux campeurs avec ma copine, quand on allait dormir à la maison du gardien du cimetière qui était son grand-père.

On se mettait en chemise de nuit, on montait sur la tombe près du mur qui donnait sur le camping, et on commençait notre cirque.

On disait qu'on était des revenants, on donnait les noms inscrits sur les tombes avec : - né le - mort le - patin couffin !

Une fois il y avait deux personnes âgées, le monsieur a dit : "Regarde ! Je te l'avais dit qu'il y avait des revenants ! Demain on va voir les noms sur les tombes et si on les trouve on se casse . "

Le lendemain, ils n'y étaient plus ! Mais, avant de partir, ils avaient tout raconté au gardien. On a pris un de ces savons ! On en faisant de belles, on s'amuse aussi à enquiller des billes dans les trous d'un vieux crâne qu'on avait placé contre un mur.

Et pendant la tempête de neige en 87 ! C'était la fin du monde. Les gens faisaient la queue à l'épicerie, il y avait une de ces queues ! Longue ! Comme si c'était la fin du monde.

Pendant huit jours on a été bloqué, on n'a pas eu de car. Nous les enfants, on avait pris les volets cassés pour faire des luges. On se mettait en haut de la butte du terrain vague (la butte qui était à la place du Globe avant qu'on le construise), du haut on se laissait glisser, on rentrait presque dans les couloirs des immeubles.

Cathy

De la neige jusqu'au ventre

En voulant aller aux commissions, quand on a été pour descendre, à un endroit ça faisait des congères. On a mis un pied, puis l'autre, et on avait de la neige jusqu'au ventre. Pour s'en sortir... On était trempé !

Gisèle

Plus de peur que de mal

Le canal était gelé, on s'amusait à glisser dessus. Moi, j'étais tout même ! Alors, j'ai voulu marcher sur l'étang ! J'avance et à un moment...Patatrac ! Mon pied passe au travers. L'eau était vraiment très froide. Heureusement qu'à cet endroit ce n'était pas profond. Bref ! Il y a eu plus de peur que de mal.

Abraham

Quand on était majorette

Quand on était majorette aux Dauphines de Sète en revenant de défiler, il était onze heures trente/minuit, on faisait un tour à la fête et après on rentrait d'en ville à pied, jusqu'à l'île de Thau. Sur le chemin, en traversant le quartier des villas, on cueillait des roses et on les cachait dans nos chapeaux.

Hélène

Mes jeux dans l'île

Cet hiver-là fut particulièrement froid, et une partie de l'étang de Thau avait gelé : les plus courageux d'entre nous, qui réussirent à échapper à la surveillance des adultes, s'aventurèrent sur la glace avec enthousiasme.

La neige était tombée : en un instant tous les enfants de l'immeuble se retrouvèrent dans la cour, emmitouflés dans leur bonnet de laine. Les cris de joie résonnaient dans notre cité que pour rien au monde nous n'aurions voulu quitter.

Le 25 décembre était un jour merveilleux pour nous tous. Une nouvelle occasion de se retrouver et de comparer nos jouets neufs. Heureux, mais à la fois envieux des vélos, des poupées, des camions électriques des copains, toujours plus beaux que les nôtres.

Quelquefois, il arrivait que l'envie de certains devienne irrésistible : c'est ainsi qu'un jour, mon vélo vert disparut... Dès que venaient les beaux jours, les pelouses arrosées devenaient un véritable terrain de jeu. Nous finissions souvent trempés jusqu'aux os, au grand dam de nos parents ! Mais, ces derniers avaient eux aussi leurs drôles de jeux d'eau : ils s'amusaient à s'arroser d'un balcon à l'autre à coup de seaux. Même le concierge s'y mettait avec son pistolet à eau !

Pendant les grandes vacances, le temps n'existait plus. Les longues journées permettaient de dormir le matin, de jouer toute la journée et de traîner le soir dans la cour jusqu'à des heures tardives à manger des glaces.

Pendant la journée, la petite plagette se transformait en un terrain de détente où les mamans venaient s'installer sous les parasols avec leur marmaille. Les cris et les ploufs résonnent encore à mes oreilles...

A 10 ans, j'apprenais à nager à mon petit frère de 5 ans qui était déjà bien dégourdi. Il ne lui fallut pas longtemps pour oser s'aventurer avec son masque et son tuba. Les algues poussèrent vite au fond de l'étang, et bientôt, nous ne pûmes plus nous baigner. Mais qu'importe ! Les idées ne manquaient pas : la pêche à l'épuisette, la construction de radeaux de fortune, le ramassage des palourdes au large, sur le banc de sable...

Les plus chanceux, dont mon frère et moi, allions promener en bateau avec la vieille barque en bois de papa qui prenait l'eau : il fallait écoper énergiquement pour ne pas qu'elle coule ! Bientôt les rames laissèrent la place au moteur d'occasion qui fit la fierté de mon père, mais qui était capricieux. Un soir, nous dûmes rentrer le vent dans le dos, avec un parasol en guise de voile ! Aux fenêtres, quelques voisins admiratifs nous accueillirent avec de chaleureux applaudissements.

Laurence





Portraits d'habitants

J'ai toujours les mêmes amis

J'habite sur le quartier depuis maintenant huit ans, avant j'habitais en ville. J'allais au collège Jean Moulin, et il y a un sacré décalage avec Paul Valéry mon ex-collège.

J'étais francisé, et le résultat c'est les clans qui se créaient à l'école.

A Jean Moulin c'était difficile. J'y ai fait ma cinquième, quatrième et troisième. Je me sentais capable d'aller plus loin. Je ne me serais pas arrêtée en BEP, j'aurais atteint le BAC. Je suis motivée dans mes études. Je les prends à cœur, la preuve, quand la médiathèque s'est ouverte, j'y allais faire des recherches, et même mes devoirs.

Ici, on ne mène pas la même vie qu'en ville.

Je me suis toujours investie dans le quartier et j'ai envie de m'y investir encore plus. J'adhère à beaucoup d'associations.

Je me souviens, j'avais une amie, quand je lui ai annoncé que j'habitais sur l'île de Thau, sa réaction a été :

"Ma ! Ha ! Tu habites à la ZUP". Réaction stupide !

Dans le quartier, je me suis adaptée facilement avec tout le monde. J'avais 15 ans, et j'ai toujours les mêmes amis. Comment je vois le quartier ? C'est comme si je me regardais dans une glace !

A l'île de Thau, c'est bien, car on côtoie des cultures différentes. Le problème, c'est que les habitants du centre-ville ni le voient pas comme ça.

Sabria

Nous sommes des Gitans andalous

D'origine espagnole ma famille a émigré en Algérie. En Algérie, mon grand-père vendait des chevaux, il était maquignon. Après la guerre ma famille a quitté l'Algérie pour venir en France.

Ils se sont installés à Marseille, mais la ville était trop grande pour eux, alors ils sont venus sur Sète.

C'était plus possible de vendre des chevaux, alors, mon grand-père a repris son premier métier, rempailleur de chaise ; il tenait un stand aux halles. Il faisait toutes sortes de cannages et de rempaillages. C'était le travail de mon grand-père !

Mon père l'a fait aussi, mais plus par plaisir, souvent il tressait les bambous.

Moi aussi j'ai appris, j'avais 11 ans, maintenant j'ai oublié. C'est un métier, il suffirait que je m'y remette ! Pour une chaise il faut compter environ 350 francs, mais souvent mon grand-père les faisait payer 150 francs, pourtant c'était du travail.

J'ai toujours parlé l'espagnol, mon sang est andalou. Nous sommes des Gitans andalous. Nous, les Gitans, sommes originaires d'Inde d'où nous sommes partis pour l'Espagne. Nous avons conservé notre langue ancienne, le calo, bien qu'elle ait été interdite en Espagne par la Reine Isabelle.

J'ai toujours parlé l'espagnol, petit à l'école, je parlais français avec la maîtresse, mais quand ma mère venait me chercher, je parlais l'espagnol (bien qu'on retrouve du calo dans notre espagnol). Le calo c'est comme la musique, tout d'oreille, jamais on ne l'écrit. Il faut que je garde cette langue, si j'ai des enfants je leur apprendrais.

Un jour j'étais à l'étang et je jetais des pierres sur les canards, y'a un Sétois qui s'est mis à m'engueuler, mais je comprenais rien, il parlait le sétois ; après il s'est mis à parler français.

Un jour j'ai rencontré un Hindou et nous avons pu communiquer grâce au calo, nous étions du même sang. Les Hindous et les Gitans andalous ont la même mentalité et les mêmes principes de respect.

Notre culture repose sur le respect. Moi, je sais que je suis respectueux grâce à mes parents qui m'ont donné une éducation que je pense correcte.

Nous aimons préserver notre identité culturelle en nous mariant à l'intérieur de la communauté. Mais, si un jour mon enfant me dit qu'il veut épouser quelqu'un d'extérieur, je serais attendri, je dirais oui.

Très jeune, mon père m'a appris à jouer de la guitare. Je gratte depuis l'âge de 8 ans. Je ne connais pas le nom des notes, mais, si j'entends une note, je peux la refaire, la transformer.

Dans notre flamenco on retrouve des airs de musique hindoue. On utilise la guitare, la flûte, et le carron qui est une percussion qui ressemble à une caisse de bois rectangulaire qu'on tient entre ses cuisses pour jouer. Le chant est très important, il raconte la joie et la peine, souvent c'est une longue plainte.

Moi, je suis bien de Sète, la palourde et tout ça ! Quand quelqu'un me dit : "C'est quoi une tielle ?" Je lui explique, je suis content. Je ne pourrais pas me déplacer, le mont saint Clair, le canal, je ne pourrais pas m'en passer.

Ma vie c'est ici.

Abraham

Dédé "le jardinier"

Oui d'accord ! Les lauriers-thym de la place du marché ne ressemblent plus à rien, à leur place je verrais bien quelques rocailles fleuries avec des lauriers roses.

Enfin, faut voir, parce que sur l'île, avant de faire des aménagements j'aime bien discuter avec les gens du quartier. Savoir un peu ce qui va leur plaire.

Par exemple ! Les espaces fleuris du rond-point en face de la médiathèque, ce fût une histoire, une bataille à fleurir ! A l'origine, sur cette route, il n'y avait rien pour couper la vitesse, résultat, pour aller au globe c'était dangereux. Il y avait souvent des accidents !

Après on a eu des platanes, le rond-point et la rocaille d'un coup ! Des lauriers-roses, des demortepecas, des pensées, primevères, pâquerettes, soucis, bégonias, sauges, berbériss, épies de vinettes, œillets d'Inde, impatients de Chine et de Guinée, giroflées, et ça change suivant les saisons. C'est suivant l'inspiration du moment.

Chaque année je varie. Pour un rond-point c'est pas mal ! Et c'est pas fini !

J'ai des idées, faut que j'en parle avec les gens. A mon avis des rocailles ça ne serait pas mal, comme elles sont un peu surélevées, on n'a pas tendance à marcher dessus, faut avoir le sens pratique !

Attention ! Interdit de me piquer mes plantes. Elles refusent de pousser dans les jardins, je plaisante, mais c'est vrai. Si on me les déracine, mes vivaces, pour les replanter, elles ne reprennent pas. Ça m'arrache le cœur.

La halte-garderie, pour les petits, ça fait dix ans que j'y travaille. Je leur ai fait un dauphin fleuri, et je suis en train

d'attaquer un buste de clown. Il faut trouver des plantes qui correspondent bien, c'est pas simple. Y'a des rouges, des verts, des bleus qui sont très purs, c'est magnifique ! J'ai essayé les bégonias, mais ça n'a pas marché, je vais essayer autre chose.

Si quand les enfants arrivent ça fait tilt, c'est gagné !

Dédé "L'habitant"

Moi, je suis encore un gamin, pourtant j'en ai fait des métiers ! Monteur en chaussures à 14 ans, puis tourneur sur métaux, en usine ! Ce que c'était monotone !

Puis magasinier, de magasinier le patron m'a fait monter aux pompes et je suis devenu pompiste. De pompiste en Corrèze, je suis venu faire le pompiste à Sète, mais la pompe a fermé. Alors je suis passé à l'entretien, au nettoyage en tout genre, centre de vacances etc.

Et voilà qu'en 81, je rentre à la mairie, je fais une formation de jardinier, et je deviens jardinier ! Jardinier depuis 23 ans sur l'île de Thau à Sète !

Je suis né au pays vert, en Corrèze, dans la jolie ville de Brive. J'ai découvert Sète, pendant mon service militaire, ça a été le coup de foudre ! Les habitants, le climat, l'accueil chaleureux ; on m'invitait à boire, c'était formidable, je me sentais en vacances. C'était mes premières vacances et je découvrais la Méditerranée. On est arrivé en début d'après-midi, on n'a vu qu'elle, cette mer qui était... bleue, c'était fantastique. Et ces bals populaires gratuits ! Pour des jeunes qui n'avaient pas de pognon, de partout on pouvait danser gratuitement !

Dédé

Les voisines m'ont appris à parler français

« Je me présente, je m'appelle Maria Moreno.
Je suis dans le quartier depuis le début de l'île de Thau, car
mon mari était employé à l'entreprise qui a construit la cité.

C'est mon mari qui a fait la peinture à l'intérieur des
appartements.

Je suis de nationalité espagnole. On habitait un village qui
s'appelait Pinet.

Quand on est arrivé à l'île de Thau, je ne savais pas parler
français donc je restais à la maison.

Il n'y a que quelques années que je sors sur le banc, en bas
de chez nous.

Les voisines m'ont appris à parler français, et pour rigoler,
je disais à mon mari, je descends au banc pour prendre
mes cours de français, car à force de les entendre parler
j'arriverais à parler moi-même français. »



Maria

Récits et anecdotes

On ne lui a rien fait

Un jour, dans le car de la ville allant à l'île de Thau, se trouve une dame, assise à une place. Le car monte le boulevard Camille Blanc, quand le chauffeur prend le virage pour tourner à l'île de Thau la dame se lève de son siège et crie au chauffeur : "Vous descendez à l'île de Thau ! Je me suis trompé de car ! Descendez-moi là !"

Le chauffeur demande pour quelle raison, et dit qu'il ne peut pas s'arrêter n'importe où.

La dame : "A l'île de Thau, on va m'agresser".

Le chauffeur a calmé la dame qui s'est rassise. Elle est arrivée à l'île de Thau et on ne lui a rien fait. En repartant elle a dit que ce n'est que des racontars ce que l'on dit en ville sur l'île de Thau, et qu'elle ne connaissait même pas ce quartier.

Pourtant il est très populaire avec toutes les races mélangées qui arrivent à s'entendre.

Gisèle

Comme si j'avais la peste !

Et même une personne ! Un jour j'étais assise à côté, alors on parle, on parle un bon moment et puis, je ne sais pas comment, je suis arrivée à dire : "J'habite à l'île de Thau." Elle s'est levée comme un ressort et elle est partie s'asseoir ailleurs. C'est véridique ! Comme si j'avais la peste !

Cathy

Le vieil homme au perroquet

C'est arrivé à un vieil homme qui habite au Cannas, la tour qui se trouve après le canal !

Ce vieil homme a un perroquet et un chien. Il se promène sur l'île de Thau avec le perroquet sur l'épaule et le chien à ses pieds.

Les enfants du quartier les connaissent. Ils regardent cela avec étonnement. Le perroquet parle, il dit : "Assassin !".

Cet homme habite au septième étage.

Un jour, en revenant de faire ses commissions, quand il arrive dans le couloir et qu'il met la clef dans la serrure, il sent qu'il y a quelqu'un derrière lui.

Il n'a pas le temps de réagir que le perroquet, qui était sur son épaule était kidnappé.

Il crie : "Au voleur !" Mais le temps qu'il coure derrière le voleur, il était déjà parti.

Il était désorienté, il avait ce perroquet depuis une quinzaine d'années. Pendant cette journée, le chien, n'ayant pas son compagnon, n'a pas voulu manger.

La police travaille avec des jeunes de la cité : les médiateurs. Les policiers les ont mis au courant de la situation et ils sont allés à la recherche du perroquet. Ils ont trouvé les jeunes qui avaient le perroquet. Se sentant en faute, les voleurs se sont enfuis en courant vers le canal.

Au moment d'être rattrapés, ils ont jeté le perroquet dans le canal.

Un des médiateurs s'est jeté à l'eau pour le secourir, et l'a sauvé.

Il a rapporté le perroquet au vieil homme qui a été très heureux de le retrouver, tellement heureux, qu'il en a pleuré.

Voilà l'histoire. Cela montre qu'à l'île de Thau, ce n'est pas le ghetto, comme le pensent certaines personnes du centre-ville qui ne connaissent pas la manière de vivre des habitants.

On est solidaire. Lorsqu'il arrive quelque chose à quelqu'un, on est là pour s'aider mutuellement, toutes races confondues.

Gisèle

Le premier avril 1991

Et le premier avril 1991 !

Avec 5 ou 6 copains, on avait préparé ça 3 ou 4 mois à l'avance, en tenant notre langue. Personne n'était au courant de notre couillandre.

Comme le maire de l'époque avait la bobote des parkings sous-marins, on avait lancé une rumeur comme quoi la mairie allait faire creuser un parking sous le Globe, et que la darse du côté du canal allait être bouchée.

Après quoi on a lancé une pétition, publié des articles de presse. Oh purée ! Quel chichois on a mis !

L'ancien président de la Paix-Niche, qui était artisan-maçon, avait demandé à son collègue architecte de faire un faux projet. Tout était bien préparé, le plan, les croquis. Evidement ils ne représentaient pas la réalité, à moins d'être un expert, on n'y voyait que dalle, des vrais faux ! Ils étaient jolis.

On avait aussi de faux papiers officiels, l'ancien chef du DSQ s'appelait Roussel et nos papiers étaient signés "Cadet Roussel"

Avec deux collègues, je prends les plans pour les exposer le dimanche au centre commercial, pour que les habitants puissent les voir. Les gens y croyaient.

Ça commençait à s'agencer, sauf que je te vois arriver un grandas qui commence à me dire avec son accent du Nord :

- Ce plan n'est pas à l'échelle.

- Je lui réponds : écoute cousi ! Tu habites le quartier ?

- Il me dit : non.

- Alors, ne te prends pas la tête.

Et ce jol s'en va.

Quelques jours avant la fameuse inauguration, mes collègues, extérieurs au quartier, sont venus jouer les ouvriers.

Ils détournent la circulation sous le globe avec des barrières et des panneaux de sens interdit. Ils descendent de la camionnette des pelles et des pioches. Ils mesurent le sol et font des croix avec de la peinture.

Encore plus vrai, on avait même un tractopelle, bien sûr, il ne creusait pas.

Un quart d'heure après, les habitants hostiles au projet commencent à arriver par groupade ! Ils interpellent ces pauvres ouvriers :

- Oh ! Counas ! Pourquoi tu mesures ? Ton maire veut faire un parking sous-marin ? Allez, vire de là ensuqué !

Voyant que l'affaire tourne mal, je rassemble les habitants, je leur parle, je leur fait signer une pétition ; le temps que les ouvriers partent.

Le matin de l'inauguration, j'équipe ma voiture avec une sono, et je circule à l'intérieur de la cité. Je crie :

- Alerte à la population ! On doit se rassembler cette après-midi pour dire non au projet de monsieur le maire !

Au moment de l'inauguration, y'avait un monde ! Des habitants, le syndicat de la coquille, des pêcheurs, des journalistes, de la musique ! Les gens y croyaient tellement fort ! Des manifestants ont même commencé à bousculer les gars qui jouaient les ouvriers ! J'ai du intervenir avant que le broumèche arrive.

Alors, monsieur le maire arrive dans un super bateau avec cabine, pas un bateau qu'on a l'habitude de voir par ici ! Le gars qui jouait le rôle du maire avait toute sa testas. Il fait son discours en lâchant de temps en temps le bouton du micro. Fallait un décodeur pour le comprendre.

Les gens lui criaient dessus, tout le monde sifflait, les journalistes prenaient des photos. Quelle ambiance ! Je touchais la panetière ! Les gens s'engatsaient ! Certains ont jeté des pierres pour empéguer le maire. Là, ça nous a fait peur !

Voyant l'excitation, le chauffeur du bateau s'escabouille. Le bateau boulègue et ce pauvre maire tombe à l'eau.

On attend ! Il ne remonte pas. D'un coup sec ! Silence dans la foule.

En fait, un pêcheur équipé de bouteilles oxygène attendait au fond de l'eau, il lui a remis l'équipement de plongée, et ils sont repartis en nageant sans remonter à la surface.

Je prends le micro, j'annonce :

- Monsieur le maire ne remonte pas ! Il est décédé !

Après quelques minutes seulement, les gens ont compris que c'était une blague. C'était le premier avril ! Pardi ! Malérous, c'était risqué.

Jean-Claude

La dame du 32

Après-midi miraculeusement bleue, tranquille, odoriférante...

Eh oui ! Le jasmin qui court sur le mur du voisin et qui habille le granit d'une parure crémeuse, couleur paille.

La dame du 32 – qui n'est plus très jeune tout de même – profite de cette après-midi non ventée, c'est même assez rare pour être apprécié !

Mais... c'est rigolo ! Elle entend une chanson très douce, la chanson d'un passant, heureux, c'est sûr. Puis la parole – car c'en est une – devient caressante... et c'est à ce moment que la dame du 32 aperçoit... l'oiseau.

Dans un grand rire, il dissipe son étonnement, son inquiétude presque.

Il lui raconte comment deux petits frères, Tim et Tom, qui mettaient à profit leurs vacances au bord de l'étang, l'ont avec leur roumaniole, ramené, du fond de l'eau... où il dormait depuis très, très longtemps...

- Avant Jésus-Christ ?

Oui, bien sûr ! Bien avant...

Leur maman, bonne ménagère, n'a pas eu de cesse de l'astiquer pour que réapparaisse, sous les craquelures, le bronze dont il est fait et qui lui a permis au milieu de tant de vestiges qui dorment au fond de l'eau, de se conserver et d'être témoin. Le Témoin.

La dame du 32 ne sourit plus. C'est miraculeux... miraculeux comme les plumes multicolores qu'elle remarque au bout des ailes de ce visiteur inattendu...

- Mais comment des plumes ?

Alors l'oiseau achève sa belle histoire :

- Tous ceux, dit-il, chez lesquels je suis allé frapper, à qui j'ai donné un peu de bonheur ou même un peu de joie, m'ont donné une plume...

La dame du 32, à qui il vient de faire comprendre que rien ne disparaît tout à fait, que tout est un tout, que faire partie de cette longue chaîne d'Espérance, d'ancrage dans le passé, sans lesquels le présent et l'avenir n'auraient pas la même couleur...

La dame du 32, très vite, va prendre, sur un drôle de chapeau, des plumes jaunes, vertes, bleues, et, avec des petits gestes tendres, fait un collier à l'oiseau qui s'envole enfin.

Marie-E



Dessin ASSMA

Sans l'ombre d'un doute

C'était un de ces soirs où il fait bon se laisser bercer mollement par le concert improvisé des bruits de ma cité qui s'endort.

Une nuit paisible où l'on pense que rien de bien grave ne peut arriver. Un soir où la nuit qui vient ne sera pas agitée par ses soubresauts de violence. Un soir, enfin, où l'on peut croire encore à la fraternité. Telles étaient mes pensées alors qu'accoudée à la rambarde de mon balcon, je goûtais voluptueusement, tel un Pierrot gourmand, les étoiles et le croissant de lune.

Mes yeux subjugués par tant de beauté cherchèrent un peu de repos dans l'obscurité qui s'étalait quelques mètres plus bas. Et je le vis ! Il portait une lanterne à la main qui, au gré de ses balancements, éclairait furtivement son visage. Quoique rien dans l'attitude de l'homme ne laissât présager un danger, je frissonnais. Je scrutais obstinément l'obscurité, comme hypnotisée par cette silhouette massive dont j'entendais à peine les pas. Je le devinais plus que je ne le voyais et pourtant sa présence me devenait insupportable. Une peur invincible m'envahissait et ni les étoiles, ni la lune ne pouvaient me rassurer. En un éclair je compris. J'avais essayé de l'éviter pendant presque un trimestre, prétextant grippe, virus tropical, maladie contagieuse et même décès. Maître Bonnet, Huissier de Justice de son état, n'avait pas été dupe...

Il avait attendu, tapi dans l'ombre de ma cage d'escalier, le temps qu'il fallait. Maintenant, le doigt sur la sonnette, il allait porter l'estocade ; pour lui la partie était gagnée.

Nadège

La vie associative

La convivialité était de rigueur

Moi c'est en 77 que j'ai intégré le comité de quartier, à cette époque ça bouillonnait, on avait l'intime conviction de pouvoir obtenir beaucoup.

Nos batailles c'était la poste, la caisse d'épargne, le commerce de proximité avec l'épicerie, la boucherie, le boulanger, l'amélioration des structures, chauffages, entretien, aménagement des espaces etc.

D'ailleurs, il n'y a qu'à voir le résultat de nos actions !

Grâce au mouvement associatif on a pu s'entendre.
A ce moment-là, la convivialité était de rigueur.

Aucun problème de racisme ne se posait, les gens s'intégraient facilement, chacun s'exprimait à sa façon, la communauté arabe m'a appris à faire cuire les sardines dans la boue, délicieux !

Dédé

Peu à peu, la cité grandissait

Au début, quand on a fondé notre comité de quartier et le collectif des fêtes, on se rencontrait au centre-ville, puis on s'est réuni dans les appartements qui n'étaient pas achevés ou dans l'église, chacun amenait sa chaise.

Il y avait beaucoup de monde, le comité de quartier était composé de gens comme moi, de militants communistes et du curé qui était avec nous. Ensemble on s'est battu pour faire valoir nos droits ; pour avoir des routes, des espaces verts, un bureau de poste, on n'avait rien !

Peu à peu, la cité grandissait, de nouveaux habitants arrivaient, il devenait indispensable d'avoir un lieu conçu pour se rencontrer.

Pour notre première MJC on s'est débrouillé, on a fait de la récupération. C'était deux petits bungalows installés au bord de l'étang. On y pratiquait le premier sport de l'île de Thau : le ping-pong. Les professeurs étaient les parents qui avaient plus ou moins joué dans leur jeunesse. Il fallait arriver une bonne heure à l'avance pour réussir à avoir une table.

Ensuite on a fait de la danse, monté le club de majorettes, la fanfare. On faisait la fête.

Un jour les bungalows ont été fermés, ils tombaient en ruine. L'été ils étaient très chauds, l'hiver très froids, c'était insoutenable, ça ne pouvait être que provisoire.

Mais on n'avait plus rien pour se réunir, on a eu toutes les difficultés du monde à avoir la péniche.

Quand elle est arrivée, on aurait cru voir le France, c'était quelque chose de magique, on en pleurait.

Nous l'avons mise en service avec des bénévoles. On en a fait une maison des jeunes et un centre social : "Le centre social de la Paix-Niche ". Plus tard, le centre social de la Paix-Niche a déménagé

Mais la population augmentait, il fallait s'agrandir encore, nos locaux étaient à nouveau trop petits. Il nous fallait un lieu associatif pour répondre à toutes sortes de demandes. On voulait un endroit apolitique et laïque, un endroit pour tout le monde. Après les états généraux on a créé l'actuelle Maison de Quartier.

Des réunions se sont succédé pendant des semaines et des semaines pour faire les statuts et les règlements intérieurs. La première année on a eu vingt mille francs, on a tenu l'année et on a fait des miracles.. C'est une réussite, on fait le loto, des sorties, du sport. Je suis présidente de cette boutique depuis trois ans, et il nous faut encore songer à grandir aujourd'hui.

Ici, à l'île de Thau, la vie associative est importante.

Sur la place du quartier on a fait des centaines de repas partagés où chacun apporte, sa salade de riz, son cake, sa tarte aux pommes, du taboulé, des saucisses, des merguez, chacun amène un peu.

Il n'y a jamais eu personne assis sur les arbres mais presque, on était nombreux. Des gens s'installaient par terre, sur leur tapis, d'autres sur les quatre chaises qui étaient disponibles. On avait à notre disposition les tables et les chaises de l'église.

Pour les anniversaires des enfants on se retrouvait avec la moitié l'île de Thau. La plupart du temps ça se passait à l'école. On était toujours d'anniversaire.

Quand il y avait un problème de respect des règles sociales ou communautaires, de la part d'une famille, pour trouver des solutions et rétablir une cohabitation acceptable, les plus anciens la rencontrait. On les invitait à partager la vie commune, dans la convivialité, et on leur ouvrait la vie associative. On accueillait leurs enfants dans des activités

sportives. Également, on offrait notre solidarité en cas de difficultés financières graves.

Quoi qu'on en dise la solidarité n'a pas disparu, elle demeure dans le cœur de beaucoup de gens.

On continue à refaire le monde. On a une cité splendide, la vue sur la montagne et on est au bord de l'eau. Hormis le globe, les bâtiments sont petits.

Ici on ne lâche personne. On essaye de suivre les jeunes, de les aider. C'est pas par plaisir qu'ils tiennent les murs.

On est quand même un quartier de six mille habitants et seulement quelques familles sont en difficultés d'intégration à cause du chômage ou autre, ce n'est pas plus que dans le centre-ville.

Julie



La vie militante

Des manifestations ont fleuri

Nous, on était de la jeunesse des MJC. Une jeunesse qui avait fréquenté les maisons de la culture.

Quand j'étais jeune, le directeur de la MJC, c'était Bébert. Bébert voulait nous faire partager. On travaillait collectivement, et en même temps, il laissait faire.

En 83, je n'étais plus le même qui fréquentait les MJC, mais un militant ; quand le maire a licencié le personnel des quatre Maisons des Jeunes et que le bulldozer est arrivé pour les raser on a jeté quelques pierres sur le pauvre qui conduisait, mais il a foncé, comme tout était en bois, tout s'est écroulé.

On avait encore des canoës et kayaks qui étaient à l'intérieur. C'est ça qui nous a fait le plus de mal. On n'était pas riche et on récupérait ceux dont les autres clubs ne veulent pas. On les rafistolait avec de la résine et c'était parti. Notre Maison des Jeunes a été remplacée par celle créée par la mairie et dirigée par du personnel municipal.

Nous ici on était politisé. Ça se retrouve dans la façon de revendiquer, de participer à la vie associative. Nous avons rapidement attaqué une autre bataille d'envergure.

La mairie n'étant pas avec nous, il nous fallait trouver une solution pour un nouveau lieu d'animation, sans avoir à demander un permis de construire.

On a eu l'idée de la péniche.

Pierre a dit : "Purée ! J'ai vu en Bretagne une péniche avec plein de jeunes et ils se baladent dedans !"

Tous on a adhéré à cette idée.

On s'est dit : "C'est une bonne idée, on sera les seuls à avoir une structure flottante".

Pierre s'est mis à la recherche d'une péniche.

Pour la première qu'on a trouvée, on a fait l'affaire, mais on n'avait pas le financement. La deuxième était rouillée. Et la troisième ! Elle était très belle. On fait la visite, un journaliste fait une photographie.

On était fou de joie d'avoir cette péniche.

On est arrivé ici en grande pompe. Ouais ! Elle ne passait pas sur le pont.

- "Comment on va faire ?"

- Le marinier a dit : "Ça nous arrive aussi, vous allez voir ! On peut la remplir d'eau, ça prend deux jours, on passe sous le pont et après on la vide. Il faut encore deux jours."

- "C'est trop long !"

Alors on a fait poser des gros cubes de béton par les ponts et chaussées. Il a fallu trente-deux cubes. Ça a fait descendre la péniche. Le marinier est passé sous le pont et on l'a amarrée là où elle est actuellement.

Sur l'île de Thau, on prenait position et on sortait les banderoles.

C'est sûr, dans les années 70, 80 et 90, tout était à faire et les nouveaux habitants de ce quartier se sentaient concernés. Ils se démenaient pour tout obtenir, et au plus vite ! C'est ainsi que des manifestations ont fleuri sur l'île.

On a commencé à militer en 77, j'avais 18 ans. Toutes les associations du quartier voulaient travailler ensemble et partager leurs problèmes, ainsi que leurs victoires.

- Pour la baisse du prix du gaz (C'était en mai 1975).

« ... Malgré la fraîcheur du Mistral qui balayait l'île de Thau, les habitants du quartier avaient répondu nombreux à l'invitation des communistes du quartier, qui organisaient à 18h une réunion-débat, en plein air, sur le scandale du prix du gaz.

Les 80 personnes rassemblées ce soir-là, devant le bloc B, sans compter tous ceux qui ont suivi avec intérêt la discussion du haut de leur balcon, témoignaient par leur présence du mécontentement généralisé des habitants du quartier qui voyaient leurs charges locatives fortement grevées par des notes de gaz très élevées.

Des pétitions furent signées, les habitants étaient déterminés à aller plus loin au niveau de l'action pour obtenir gain de cause à leurs légitimes revendications. »

La Marseillaise du 3 août 1975

- On s'est battu aussi pour :
- Les PTT.
- La caisse d'épargne.
- Les écoles.
- Pour éviter la destruction de l'ancienne Maison des Jeunes.
- Pour le chauffage au Mas Grenier.
- Pour obtenir le centre social : la Paix Niche.

Jean-Claude



Les légendes et l'histoire

Les légendes

La légende du clocher

Quand j'étais plus jeune, les familles se réunissaient à la base nautique ; les enfants se baignaient dans l'étang de Thau. Les parents, de peur que les enfants n'aillent trop loin, leur disaient :

- Attention ! Si vous vous éloignez trop, la cloche va sonner, et la Dame Blanche va sortir !

Nous ne savions pas qui était véritablement cette Dame Blanche, et franchement, nous n'avions pas envie de le savoir !

A l'époque, nous entendions la cloche sonner et nous sortions de l'eau comme des fusées. Ce n'est qu'après que nous avons découvert, qu'en fait c'était la cloche du marchand de glace.

Maintenant j'utilise les mêmes arguments avec mes enfants et mes neveux :

- "Attention ! Si vous allez trop loin, la Dame Blanche va venir vous tirer par les pieds !"

Et je peux vous garantir l'efficacité du stratagème.

Jean-Claude

Le gros poisson

Autrefois on disait qu'un gros poisson vivait dans l'étang, et que, de temps à autre, il faisait chavirer des embarcations.

On dit que c'est lui qui renversa la barque de la famille Molle, et provoqua la mort, des parents, et leurs cinq enfants.

Les cloches

On dit aussi qu'il ne fait pas aller sur l'étang par jour de grand mistral car, à un certain endroit, bien spécifique, on entend sonner une cloche ; et si on s'approche, on est englouti.

L'histoire

L'habitat de la Fangade

Les historiens s'appuient sur des légendes pour commencer leurs recherches.

L'étang de Thau mesure 7100 hectares. Les plus anciens vestiges qui y ont été découverts datent de l'âge de Bronze, précisément du Bronze Final (1100 avant notre ère).

Il s'agit du vaste habitat de la Fangade immergé sous deux mètres d'eau.

Cet habitat figure, alors qu'il avait disparu, sur les cartes du 18^e siècle.

C'est une variation du niveau de la mer de l'ordre de deux mètres, par rapport au niveau actuel, qui a causé sa disparition.

Il faut imaginer ! Autrefois l'étang ressemblait à la Camargue, des îlots émergeaient un peu partout.

Les vestiges retrouvés sont abondants, et bien conservés par le milieu vaseux de l'étang. Ce sont des structures en bois sous forme de pieux ou de branchages.

L'exploration archéologique a démontré que les cabanes étaient bâties avec des pieux plantés au bord du rivage, reliés longitudinalement par des branchages.

Les intervalles étaient comblés avec des feuillages.

Ses habitants vivaient en harmonie avec le milieu ambiant et bénéficiaient des ressources naturelles. L'étang fournissait des coquillages et des poissons en abondance.

Le sel nécessaire à l'alimentation et objet d'échanges était récolté facilement.

Le mont Saint-Clair, très boisé, fournissait gibier, cerfs et sangliers, en abondance. Il n'est pas impossible que la chasse ait été pratiquée.

De nouvelles fouilles du site seront engagées prochainement.

*Interview de monsieur Freisses,
conservateur du musée Paul Valéry*

Propos recueillis par Julie et Eric.